

CÔTÉ MAG

Mardi 20 octobre 2020

Denis, c'était mieux Lavant

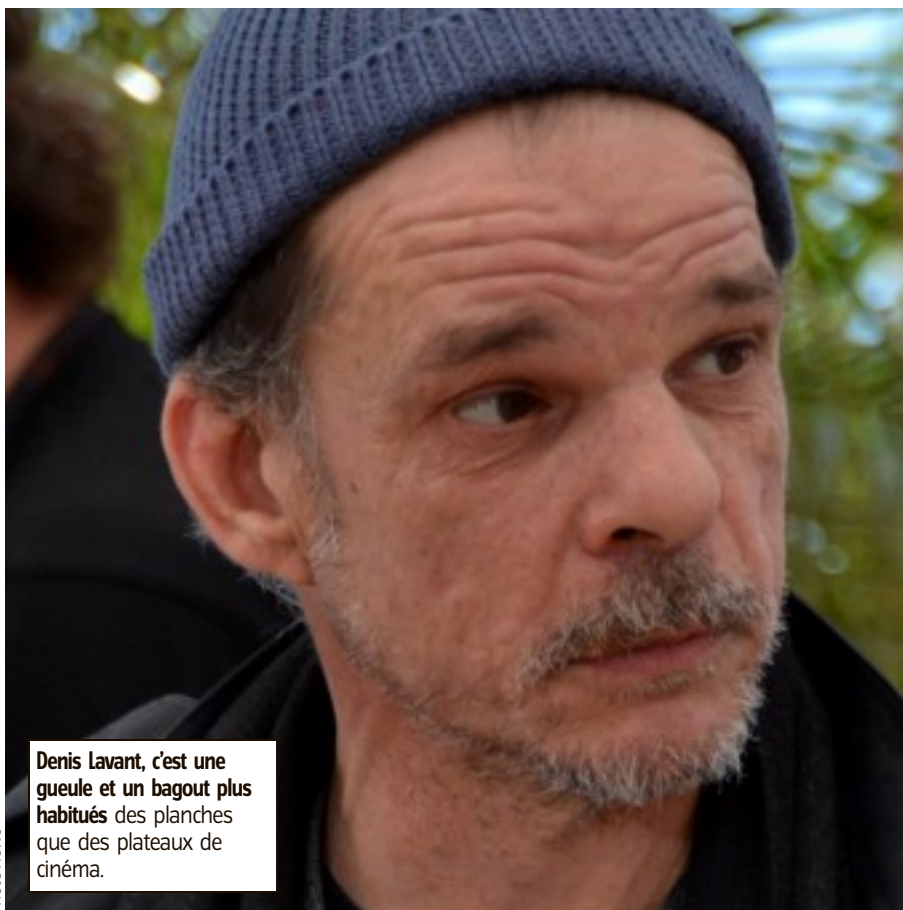
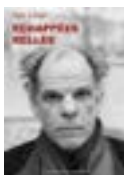
Monstre du théâtre, mais éternel second rôle au cinéma, Denis Lavant dit son amour du jeu dans une biographie.

● Michaël DEGRÉ

Pour le grand public, celui qui n'est avide que de cinéma, Denis Lavant reste indissociable de Leos Carax, qui lui a offert ses plus beaux rôles dans *Les amants du Pont-Neuf* ou *Holy Motors* (et le fameux « Monsieur Merde »). Pour les autres, plus intéressés par les planches, qu'il brûle depuis la fin de son adolescence, il est un grand nom du théâtre contemporain, un interprète à la puissance évocatrice qui a déjà dit Brecht, Tchekov, Molière, Shakespeare ou, plus récemment, du Dostoïevski – c'est dire si son prisme est large.

Soit acteur, soit prêtre

À 59 ans, et même si la fin de son parcours personnel ne semble pas proche – il rêve toujours d'Hamlet, son plus vieux fantasme –, celui qui se décrit comme « un hyperactif » sort une biographie dense et joyeusement désordonnée, sans trop savoir à qui elle s'adresse vraiment : « *Moi-même, j'avais lu, très jeune, les mémoires de Jean-Louis Barrault, et j'avais été fasciné par son rapport à son métier, qu'il décrivait formidablement*, dit-il au sujet de l'inoubliable interprète de Baptiste Deburau dans *Les enfants du paradis*, l'un de ses films fondateurs. Alors, si je peux inspirer de jeunes comédiens à mon tour, et leur apprendre comment naviguer dans cette



Denis Lavant, c'est une gueule et un bagout plus habitués des planches que des plateaux de cinéma.

jungle, dans ce chaos qu'est le monde du spectacle, et notamment leur démontrer qu'il n'y a là aucune trajectoire obligée, aucun ghetto auquel jurer fidélité, ce sera déjà très bien... »

Échappées belles – c'est le nom du livre – ne constitue toutefois pas, exclusivement du moins, un guide pratique destiné aux apprentis acteurs. Denis Lavant y dévoile nom-

bre de souvenirs. Il y dit surtout son amour du jeu, une idylle née dès l'enfance, lorsqu'il imaginait que le pire survenait à ses propres parents, « coupables » de rentrer trop tard, et poussant alors l'imagination du garçonnet à cavaler : « *Le jeu est une évasion permanente, et une façon... de supporter la réalité. Que faire de cet imaginaire qui se déclenche*

au moindre incident et qui nous conduit dans une fiction à laquelle on se met à croire immédiatement ? C'est très envahissant, comme sentiment. Alors, on devient soit fou, soit prêtre, soit... homme politique, soit comédien. C'est, à titre personnel, la meilleure issue que j'ai trouvée pour contrôler ce "débordement". »

Avec, toujours, des allers et

retours entre théâtre et cinéma. Et une préférence marquée pour le premier, où le texte a su garder toute sa place : « *On voit, juge-t-il avec sévérité, de plus en plus de films qui ressemblent à des téléfilms,*

« Les films d'aujourd'hui tendent vers un pseudo-naturalisme. Mais on ne fait pas du cinéma pour dire : "Il reste du café ?" »

qui n'ont pas une esthétique, une définition de l'image fouillée, comme dans les films qui m'ont construit, ceux de Tarkovski, Hitchcock, Carax, des gens qui "écrivent" avec la caméra. Désormais, il y a, au contraire, une tendance à représenter le banal, le quotidien, quelque chose de pseudo-naturaliste. Et c'est l'écriture qui s'en trouve négligée. Avant, on avait droit à des dialogues de Prévert, et Arletty lâchait son fameux "Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ?". Demandez à une comédienne de dire ça aujourd'hui, elle vous répondrait : "Non, ce n'est pas possible, je ne peux pas dire ça comme ça." Et pourtant, c'est pour ça qu'on fait du cinéma, pas pour dire : "Il reste du café ?" » ■

► « *Échappées belles* », Denis Lavant, Les Impressions Nouvelles, 192 p., 17 €.

Formé aux... Baladins du Miroir

Surprise, au cœur des pages d'*Échappées belles* : Denis Lavant a collaboré, jadis, à l'aventure des Baladins du Miroir. Et ce... avant même la création officielle de la célèbre troupe de théâtre itinérante belge, en 1980 : « *C'était en 1978, l'espace d'une année, l'une des plus belles de ma vie : j'avais 17 ans, et on se produisait directement*

dans la rue du Collège, à Ixelles ; on avait seulement un petit camion, qui ressemblait à un char de carnaval. C'était à l'époque où j'apprenais mon métier dans une école de Paris. J'étais tombé sur deux types qui faisaient l'école du cirque, et qui m'ont raconté qu'une troupe de théâtre forain recrutait. J'ai passé le casting, et ça a été comme une évidence. J'avais, il est vrai, déjà une

connexion avec la Belgique à travers... ses bières : avec mon frère et des amis, on s'offrait souvent des expéditions dans votre pays pour les découvrir et faire du stock. Et puis, mon premier prof de théâtre nous avait fait découvrir Michel de Ghelderode et Henri Michaux. Disons que j'avais nourri des accointances culturelles très larges avec la Belgique ! (rires) » ■ Mi.D.